Education comparée / nouvelle série, 2008 n°1, pp 15-32

Les différentes conceptions des rapports entre sciences et religions/laïcité, en particulier dans le champ éducatif

Essai de modélisation

José-Luis WOLFS
Anne-Julie SALAMON
Samira EL BOUDAMOUSSI
Lotta DE COSTER
Audrey JACKSON
Sophie CORNELIS
Université libre de Bruxelles,
Begique

RESUME

Cet article présente six grandes manières de se représenter les rapports entre science(s) et religion(s)/laïcité : (1) « fidéisme », (2) « concordisme (dit classique) », (3) « indépendance totale et mutuelle entre sciences et religions », (4) « relations autres que concordistes », (5) « primat de la science sur la religion », (6) « concordisme (dit inversé) ». L'auteur commente et analyse ces différentes conceptions. **Mots-clés** : épistémologie, sciences, religions, laïcité, fidéisme, concordisme, scientisme.

ABSTRACT

This article present six main ways of perceiving the relationships between science(s) and religion(s)/secularism : (1) «fideism », (2) «concordism (known as classical) », (3) « total and mutual independence between sciences and religions », (4) « relationships other than concordism », (5) «primacy of science over religion », (6) «concordism (known as inversed) ». The autor comments and analyses these different perceptions. **Key-words** : epistemology, science, religion, secularism, fideism, concordism, scientism.

RESUMEN

Este artículo presenta seis grandes maneras de representarse las relaciones entre ciencia(s) y religión(es)/laicidad : (1) «fideísmo», (2) «concordismo (llamado clássico)», (3) «independencia total y mutua entre ciencias y religiones», (4) «relaciones no concordistas», (5) «primacía de la ciencia sobre la religión», (6) «concordismo (llamado inverso)». El autor comenta y analiza estas distintas concepciones. **Palabras claves** : epistemología, ciencias, religiones, laicidad, fideísmo, concordismo, cientifismo.

ZUSAMMENFASSUNG

Der vorliegende Artikel präsentiert sechs verschiedene Arten, wie man die Beziehungen zwischen Wissenschaft und Religion(en)/Laizität darstellen kann : (1) « Fideismus », (2) « sog. klassischer Konkordismus », (3) « totale und gegenseitige Unabhängigkeit zwischen Wissenschaft und Religionen », (4) « andere Relationen als Konkordismus » , (5) « Primat der Wissenschaft auf die Religion », (6) « sog.umgekehrter Konkordismus ». Der Autor kommentier und analysiert diese verschiedenen Anschauungsweisen. **Schlagwortliste:** epistemologie–Erkenntnislehre, Wissenschaft, Religion, Laizität, Fideismus, Konkordismus, Wissenschaftsgläubigkeit.

Introduction

Les relations entre sciences et religions ont parfois été extrêmement tendues au cours de l'histoire, en particulier en Europe (ex : rejet par l'Eglise de la théorie de l'héliocentrisme de Galilée, de la théorie de l'évolution de Darwin, etc.). Nous aurions pu penser que la situation s'était progressivement apaisée au cours du vingtième siècle, suite à un long processus de sécularisation de la société, à une reconnaissance de la pluralité des convictions, à une «relativisation » (post-moderniste) des conceptions tant religieuses que scientifiques, etc. Cependant, plusieurs phénomènes tels que la montée des fondamentalismes religieux et de puissants mouvements créationnistes, particulièrement actifs au sein de la mouvance chrétienne évangéliste aux Etats-Unis ainsi que dans certains pays musulmans, ont contribué à remettre, sur le devant de scène et sous des formes parfois inattendues, ce type de questions.

A titre d'exemple, les professeurs de sciences, en particulier de biologie, sont parfois fort désarçonnés face à certains comportements ou réflexions d'élèves. Considérons les cas suivants (témoignages personnels) :

> Ex. 1 : au moment d'aborder la théorie de l'évolution, une élève sort le Coran, le pose ostensiblement sur sa table et déclare que toute la Vérité sur l'origine de l'Homme a été révélée par Dieu aux Hommes et se trouve dans le Coran et que celle-ci ne peut être discutée. (La même attitude pourrait se rencontrer aux Etats-Unis chez certains élèves avec la Bible.)
>
> Ex. 2 : un autre élève cherche plutôt à montrer que les Ecritures contiendraient l'ébauche de certaines idées que la science aurait plus tard confirmées. Pour lui, le récit de la

> Genèse ne serait pas à prendre au sens littéral et les différents jours pourraient alors être interprétés de manière extensible, comme correspondant aux différentes ères géologiques. (C'est d'ailleurs globalement l'attitude que l'Eglise catholique a tenté d'adopter au 19ième siècle face au développement de la géologie et de la paléontologie.)

Ces exemples témoignent de deux manières bien différentes de concevoir les rapports entre sciences et religions. Dans le premier cas, il s'agit d'un refus catégorique de la science (ou d'une partie de celle-ci) au nom de la religion ou plus précisément d'une certaine conception de celle-ci. Le second cas témoigne au contraire d'un souhait de les concilier à tout prix, sans reconnaître qu'il existe une différence de nature profonde entre les deux, quitte même, par des interprétations très larges, à leur faire dire «ce qu'elles ne disent pas». Il existe bien entendu, une infinité d'autres cas de figure possibles dans la manière de concevoir les rapports entre sciences et religions.

L'objectif de cet article est de proposer une «grille de lecture » (qui comme toute grille de lecture sera nécessairement schématique) permettant d'appréhender sous la forme de quelques cas contrastés («idéaux-types ») différentes manières de concevoir les relations entre sciences et religions et visant par conséquent, à mieux comprendre comment les élèves les envisagent. L'objectif premier n'est pas en soi de vouloir classer ces différentes conceptions (au risque d'en donner une vision réductrice et figée), mais de procéder à un premier repérage de celles-ci, dans le but de comprendre quels en sont les présupposés de base (explicites ou non) et les différentes logiques internes de fonctionnement.

Aperçu de la littérature et essai de modélisation

Plusieurs auteurs ont proposé des «grilles de lecture », à caractère général ou en liaison avec des problématiques plus spécifiques (origine du Monde, origine de l'Homme, etc.) visant à rendre compte des différents positionnements possibles entre sciences et religions, en particulier dans le champ éducatif.

Ainsi, dans un contexte qui ne concerne pas spécifiquement l'éducation, D. Lambert (1999) distingue, à partir de trois critères – ontologique, épistémologique et éthique - trois grandes manières de concevoir les rapports entre sciences et religions : (1) le «concordisme » qui consiste à rechercher un accord direct entre

science et Ecritures, (2) le «discordisme » qui consiste au contraire à considérer que sciences et religions traitent de deux ordres de réalité complètement différents et qu'il s'agit de discours hermétiquement cloisonnés et enfin (3) «l'articulation » qui vise à établir des points de rencontre entre sciences et théologie par la médiation des disciplines philosophiques suivantes : métaphysique (sur le plan ontologique), «herméneutique de la nature » (sur le plan épistémologique), philosophie morale (sur le plan éthique), etc.

H. Rasi (2003) décrit, selon un angle de vue sensiblement différent, quatre grandes attitudes adoptées par les chrétiens face à la science : (1) le «fidéisme » : «la foi ignore ou minimise le rôle de la raison pour accéder à l'ultime vérité », (2) «le rationalisme » : «la raison humaine interpelle et finit par saper la foi religieuse », (3) le «dualisme» : la foi et la raison fonctionnent dans des sphères distinctes, et «ne se confortent ni se contredisent », (4) la «synergie » : «la foi et la raison humaine sont en mesure de collaborer mutuellement et de se renforcer l'une l'autre pour poursuivre la quête humaine de la vérité et l'engagement en faveur de cette dernière ».

Les deux premières attitudes citées par Rasi (2003) ne sont pas envisagées par le modèle de Lambert (1999). Le «dualisme » et la «synergie », par contre, peuvent être mis en parallèle avec le «discordisme » et «l'articulation », bien qu'il existe des nuances importantes entre ces concepts. Ainsi, «l'articulation » chez D. Lambert passe par la médiation de disciplines tierces, ce qui n'est pas nécessairement le cas de la «synergie », telle que H. Rasi l'envisage.

Chabchoub et coll. (1999, in B. Charlot, 2001) proposent – à propos d'élèves musulmans de Tunisie - la grille de lecture suivante afin de rendre compte de leurs attitudes face à certains savoirs scientifiques connotés culturellement (ex : théorie de l'évolution, etc.) : (1) le rejet pur et simple de la science au nom d'une interprétation religieuse, (2) le «phagocytage » (considérer que les découvertes scientifiques étaient déjà en germe dans les Ecritures sacrées), (3) «l'attitude nuancée » (légitimer les parties des connaissances scientifiques qui n'entrent pas en conflit avec les croyances religieuses et rejeter la validité des autres), (4) «l'attitude instrumentale » (l'élève laisse croire qu'il est en accord avec les connaissances scientifiques enseignées à l'école mais les refuse dans son for intérieur), (5) le «déchirement » (l'élève ne sait plus s'il doit faire confiance à ce qu'il croit ou plutôt à ce qu'on lui démontre, arguments à l'appui), (6) «l'implication » (attitude consistant à considérer que si les arguments scientifiques avancés pour expliquer tel ou tel phénomène sont suffisamment convaincants, ils

doivent être pris en compte dans leur totalité et ce, même s'ils vont à l'encontre des textes sacrés).

Cette grille de lecture n'a pas été établie sur base d'un cadre théorique préalable. Il s'agit d'une forme de conceptualisation de données issues du terrain. Cependant, les cas types relevés par Chabchoub peuvent s'analyser, de manière cohérente, en référence aux deux modèles précédents et y apporter des spécifications utiles.

Ainsi, le «rejet pur et simple de la science au nom d'une interprétation religieuse» peut être mis en parallèle avec le fidéisme chez Rasi ; le «phagocytage » et l'attitude dite «nuancée » illustrent deux formes de concordisme, selon la terminologie de Lambert ; l'attitude dite «instrumentale » traduit un cas particulier de dualisme ou de discordisme (déclaré, mais ne reflétant pas les convictions profondes du sujet) ; le «déchirement » exprimerait la difficulté voire l'impossibilité pour l'élève, d'articuler ou de mettre en synergie conceptions scientifiques et convictions religieuses, alors qu'il le souhaiterait ; enfin, «l'implication » correspond au rationalisme chez Rasi.

L'approche de Chabchoub a notamment le mérite de bien montrer que les différents positionnements - de nature épistémologique – peuvent présenter, du moins chez certains élèves, des enjeux affectifs et identitaires extrêmement importants.

Ces différents modèles renvoient, plus largement, à un ensemble de questions fondamentales : la raison (et la science en particulier) prévaut-elle sur la foi ou la foi sur la raison ou encore aucune ne prévaut-elle ? Que faire en cas de contradiction ? Est-il pertinent ou non de chercher à établir des liens (directs ou indirects) entre raison et foi ? etc.

Ces questions se sont posées, notamment, à partir du moment où le christianisme naissant et plus tard l'Islam se sont confrontés à la pensée grecque rationnelle (que l'on peut considérer comme prototype de la rationalité scientifique) et ont alimenté nombre de controverses au cours des siècles.

Ces interrogations continuent toujours à se poser, à l'heure actuelle, chez des élèves croyants, confrontés à des apprentissages qui remettent en question leurs conceptions. C'est pourquoi nous pensons qu'un examen des différents types de réponses apportées au cours du temps et dans des contextes culturels différents pourra nous aider, en évitant bien sûr toute forme d'anachronisme, à mieux comprendre les représentations des élèves à propos de cette problématique.

Nous envisagerons ainsi quelques types contrastés de réponses, à partir des deux critères suivants :

- la conviction qu'il existerait ou non, dans la recherche du savoir (de manière générale ou dans un domaine particulier), une forme de prévalence entre science et religion ;
- la conviction selon laquelle il serait pertinent, ou au contraire, non pertinent d'établir des liens (directs ou indirects) entre les deux.

(Rem : Nous n'aborderons pas dans le cadre de cet article les questions touchant aux relations possibles entre sciences et religions/laïcité en matière d'éthique.)

Ce modèle conduit ainsi à distinguer, de manière schématique, six grands types de conceptions ou positionnements théoriquement possible :

TABLEAU 1 : modèle d'analyse des conceptions des rapports entre sciences et religions

Prévalence de la religion sur la science	Pas de lien	1	«Fidéisme » : confiance en la foi et dévalorisation de la raison et plus largement des sciences.
	Lien	2	«Concordisme classique» : la religion cherche en quelque sorte à « imposer » ses conceptions aux sciences.
Absence de prévalence déclarée	Pas de lien	3	Indépendance totale et mutuelle entre sciences et religions (appelée parfois «discordisme »).
	Lien	4	Tentatives de mise en relation(s) entre sciences et religions (autres que concordistes au sens strict).
Prévalence de la science sur la religion Prévalence (du moins en apparence…) de la science sur la religion	Pas de lien	5	«Primat de la science » (voire scientisme) : dévalorisation de la foi et des religions, au nom de la science.
	Lien	6	«Concordisme inversé» : chercher « Dieu » à partir de la science.

Il est important de préciser qu'il s'agit d'une typologie de «positionnements » possibles et non d'individus. Une même personne

peut en effet adopter des prises de positions différentes selon le type de problème qui lui est soumis, même si dans certains cas, une conception ou «attitude » plus globale peut être mise en évidence. A cet égard et compte tenu en particulier des enjeux affectifs et identitaires mobilisés, une approche de type psycho-sociale, en référence par exemple à la théorie des stratégies identitaires de Camilleri (1990), pourrait s'avérer fort féconde.

Nous allons à présent nous attacher à définir, de manière plus approfondie, chacune de ces six conceptions, en examinant chaque fois ses présupposés, sa logique de fonctionnement et ses limites.

Conception 1 « fidéisme »

Du mot latin *fides* (confiance, engagement), le fidéisme désigne - au sens premier - une doctrine développée au sein du christianisme, accordant la primauté à la foi sur la raison. Pour le fidéiste, c'est par l'Esprit saint, par l'Ecriture et par l'expérience que Dieu se révèle à la conscience humaine. Ces trois éléments se suffisent à eux-mêmes et n'ont pas besoin d'être justifiés par la raison.

Plus largement, par « fidéisme », nous désignerons donc toute conception dont l'idée centrale consiste à considérer, de manière générale ou à propos d'un domaine particulier, que la foi suffit et qu'il n'y a donc pas lieu de chercher la vérité par d'autres voies, ni d'essayer d'établir des liens entre foi d'une part et raison ou sciences d'autre part. Ce point de vue peut amener à estimer que les Ecritures doivent être admises telles quelles (littéralisme). C'était, sous une forme un peu caricaturale, le cas de l'élève 1 citée dans l'introduction. Les conceptions de type fidéistes peuvent dès lors dans certaines situations conduire à différentes formes de rejet à l'égard de la science, telles que : (1) indifférence, ignorance, mépris à l'égard des sciences profanes ; (2) méfiance, suspicion à l'égard d'un usage de la raison (assimilé dans certains cas à un « péché d'orgueil ») qui pourrait conduire à remettre en question la foi, l'autorité religieuse, la tradition, la morale etc. ; (3) opposition frontale à la science, etc.

A titre d'exemple, des conceptions fidéistes ont été largement présentes chez les tout premiers chrétiens, persuadés de détenir la vérité, ne voyant pas l'intérêt d'étudier un monde dont la fin des temps était annoncée et éprouvant une grande méfiance à l'égard des textes des auteurs grecs, en raison de leur origine païenne. Clément d'Alexandrie au 3^{ième} siècle critiquera cette attitude :

> « Il est des gens qui s'estiment si bien doués qu'ils prétendent ne pas toucher à la philosophie ni à la dialectique, ni même apprendre les secrets des sciences naturelles ; ils ne demandent que la foi nue. C'est comme s'ils prétendaient récolter immédiatement les grappes de raisins, sans avoir soigné la vigne» (G. Minois, 1990, p. 74).

Aujourd'hui, des conceptions fidéistes s'affichent toujours clairement, en particulier au sein d'un des trois courants créationnistes définis selon la terminologie de Alters (1999) et Perbal (2007) : « les young earth creationnists » (« créationnistes croyant en une terre jeune »). Ceux-ci interprètent la Genèse de façon littérale, ce qui les amène en effet à penser que l'origine de la Terre est récente (+/- 6000 ans).

Conception 2 : « concordisme »

Il s'agit globalement de la volonté d'établir des liens et même de faire concorder à tout prix - d'où la désinence « isme » - science(s) et religion(s). Le concordisme repose globalement sur le postulat selon lequel « le livre de la Parole » (La Bible ou le Coran) et « le livre de la Nature », que s'efforcent de déchiffrer les sciences, ne sauraient se contredire, puisque leur auteur est le même (Dieu). La tentation peut alors être grande de vouloir lire le second en fonction du premier et de faire entrer ainsi, dans les catégories du premier, les données issues du second. C'est ce que l'on peut appeler le concordisme « classique ».

Nous pouvons distinguer plusieurs modalités ou « stratégies » au sein du concordisme :

(1) Chercher à confirmer par les données scientifiques existantes ce que les Ecritures révèlent. Par exemple, au Moyen-âge, plusieurs tentatives ont vu le jour afin de justifier le récit de la Genèse à partir de données qui seraient issues du livre de la Nature. Aujourd'hui, une autre variante du concordisme, particulièrement active au sein de l'Islam, tente d'accréditer l'idée - par une interprétation très extensible des Ecritures - que les théories scientifiques les plus récentes (ex : « Big-bang », tectonique des plaques, embryologie etc.) se trouveraient déjà en germe dans les Textes sacrés. L'intention étant clairement, dans une visée apologétique de l'islam, de convaincre les lecteurs que seul Dieu a pu inspirer ces passages. Citons aussi le cas des «Old earth creationnists» ou «créationnistes pensant que la terre est vieille»

(deuxième variante de créationnisme selon la terminologie de L. Perbal 2007), qui contrairement aux littéralistes, considèrent que chaque jour du récit de la création doit être interprété comme correspondant à une longue ère de temps, etc.

(2) Rejeter certains aspects d'une théorie scientifique contraires à la religion, mais en accepter d'autres, par exemple accepter la théorie de l'évolution pour les animaux, mais pas pour l'Homme.

(3) Tenter de « canaliser » le développement scientifique dans un sens qui soit conforme à la religion, avec tous les risques évidents de censure ou d'auto-censure que cette attitude comporte.

(4) Invoquer la « volonté de Dieu », chaque fois que la raison humaine s'avère impuissante à expliquer un phénomène (conception dite du Dieu « bouche-trou »). Par exemple, au Moyen-Âge, une épidémie ou une catastrophe naturelle pouvaient être interprétées comme un châtiment de Dieu. Spinoza parlait à ce propos d'un Dieu « asile d'ignorance », pour dénoncer le fait que l'invocation de Dieu sert aux hommes à masquer leurs ignorances.

Le débat reste cependant ouvert sur la question de savoir précisément où commence et où s'arrête le concordisme. Ce concept peut en effet être défini, de manière plus ou moins extensive. Au sens le plus strict, le terme «concordisme» vise à désigner et à dénoncer des formes de confusion et d'amalgame entre sciences et religions. Ainsi, pour D. Lambert (1999, p.74), physicien, philosophe et épistémologue catholique, il s'agit d'une : « Position exégétique qui consiste à rechercher un accord direct, sans médiation, entre un passage des Ecritures et une connaissance scientifique ». Dans cette perspective, proposer une interprétation symbolique ou allégorique des Ecritures et éviter ainsi des contradictions manifestes entre sciences et religions, sera considéré comme un des moyens privilégiés permettant d'échapper au concordisme. Pour d'autres, au contraire, cela reste encore du concordisme, dans la mesure où l'intention sous-jacente est de « ne pas remettre en question la révélation et de maintenir sa vérité aux yeux des fidèles» (J.L. Schlegel, 2004, p.75).

Conception 3 : indépendance mutuelle entre sciences et religions

Cette conception est le fruit, avant tout, d'une longue conquête d'autonomie de la part de la science, basée globalement sur le principe suivant : dans la démarche scientifique, la Nature s'explique par la Nature (et non par le livre de la Parole). En particulier, on quitte

le domaine de la science, chaque fois que l'on invoque des facteurs surnaturels. Ajoutons aussi à cela, quelques facteurs plus contextuels qui ont contribué à la diffusion de cette conception. Celle-ci traduit un désir d'apaisement faisant suite aux nombreux affrontements qui ont émaillé (en particulier en Europe) les relations entre science et religion. Elle offrait en effet une alternative à la fois aux conceptions dogmatiques de l'Eglise et au « scientisme » (sur lequel nous reviendrons). Il s'agit aussi en quelque sorte d'une forme de « laïcisation » des rapports entre sciences et religions (analogue à la séparation de l'Eglise et de l'Etat dans le champ du politique), permettant en principe d'éviter tout type de conflit entre les deux, en considérant qu'il existe entre elles une différence de nature radicale et qu'elles sont - ou devraient être - complètement et mutuellement indépendantes. Cette conception, repose globalement sur les présupposés suivants, rappelés notamment par Allègre (1997), J.P. Jouary (2002), etc. :

(1) Le but de la science est de construire une représentation du monde qui soit « objectivable », « réfutable » (au sens de Popper), « économique » (dans sa démarche explicative), non finaliste, et par conséquent indépendante de tout facteur surnaturel.
(2) Ceci implique que la science exclut Dieu de son champ de raisonnement et qu'il s'agit d'un choix d'ordre méthodologique. Il y aura ainsi rupture par rapport à une forme de pensée recherchant à « déduire » une théorie scientifique d'une cause ou principe premier. C'est en ce sens qu'il convient de comprendre la célèbre réplique de Laplace à une question posée par Napoléon 1er : « Et Dieu dans tout cela ? », Laplace : «Dieu, je n'ai pas besoin de cette hypothèse ». Il est important de préciser aussi, comme le fait remarquer Scott, 1997 (cité par Perbal, 2006) que si la science doit fonctionner de façon méthodologiquement matérialiste et ne pas faire intervenir de causes supra-naturelles pour expliquer les phénomènes, ceci n'implique pas nécessairement l'adhésion à un matérialisme philosophique. Il convient donc de bien distinguer matérialisme méthodologique et matérialisme philosophique.
(3) Par conséquent, si la science exclut Dieu de son champ, elle exclut forcément aussi la démonstration de son existence ou de son inexistence. La science ne peut ni confirmer, ni infirmer l'existence de Dieu.

Cette conception des rapports entre sciences et religions peut être partagée par des personnes tant athées, qu'agnostiques ou croyantes. Le croyant, dans ce cas, exprimera ses convictions religieuses à titre privé et estimera que celles-ci n'ont en aucun cas (hormis éventuellement sur le plan éthique) à venir interférer avec une activité scientifique. Les domaines respectifs de la foi et de la science seront clairement distingués. Comme le disait déjà Galilée: « Nous n'avons pas à chercher dans l'Ecriture un enseignement proprement dit de l'astronomie (…) et l'intention du Saint-Esprit est de nous enseigner comment l'on doit aller au ciel et non comment va le ciel… ». Notons cependant que ce souci de délimitation stricte des domaines respectifs de la foi et de la science a ses limites. Il est difficile, par exemple, de ne pas percevoir une antinomie entre l'idée de « hasard » (qui joue un rôle important dans la théorie de l'évolution) et celle de « création » (qui suppose une intention, un projet). C'est sur ce point précis que se cristallisent, en particulier, nombre d'antagonismes aujourd'hui.

Conception 4 : recherche d'une complémentarité entre sciences et religions (autre que concordiste au sens strict)[1]

Certaines personnes croyantes recherchent une forme de « complémentarité » entre science(s) et religion(s), mais contrairement à une approche qui serait étroitement concordiste, elles reconnaissent l'existence d'une différence de nature profonde entre les deux (comme dans le cas de l'indépendance mutuelle entre sciences et religions) et évitent donc - en principe - toute forme de rapprochement direct et immédiat entre celles-ci. C'était par exemple déjà le cas de la citation de Galilée, évoquée au point précédent. Sur quoi peut s'appuyer cette recherche de complémentarité ?

(1) Le sentiment ou la conviction qu'il existe une différence de nature entre sciences et religions peut les faire apparaître, aux yeux de certains, comme complémentaires. Sciences et religions se situeraient ainsi sur des registres différents, mais complémentaires : rationnel / affectif, réaliste / symbolique, explicatif / centré sur le « sens » etc. Remarquons que ce point de vue n'est pas incompatible avec le précédent. Une personne peut

[1] Certains auteurs suggèrent d'utiliser le terme de « dualisme » (H. Rasi, 2003) ou de « discordisme » (ex : D. Lambert, 1999) pour désigner ce type de conception visant à séparer complètement les domaines respectifs de la foi et de la science.

estimer que les domaines respectifs de la science et de la religion doivent être clairement balisés et adhérer à une vision « laïcisée » des rapports entre sciences et religions, tout en estimant - à titre personnel (ou privé) - qu'il existe une complémentarité entre les deux.

(2) Invoquer la notion de « finitude » de la raison humaine, qui ne pourrait prétendre - à elle seule - épuiser l'ensemble des questions que l'Homme se pose.

(3) Rechercher une forme de complémentarité, en évitant tout rapprochement direct et en passant au contraire par une instance tierce. C'est ce que suggère D. Lambert (1999), en proposant le terme « articulation » pour désigner une mise en relation indirecte entre sciences et théologie, passant par la médiation de disciplines philosophiques telles que la « métaphysique », à l'instar notamment de P. Teilhard de Chardin.

Si cette dernière perspective devrait prémunir contre toute forme de concordisme au sens restreint, notons néanmoins qu'il s'agit toujours d'une volonté de faire « concorder » (au sens large) science et religion. Ainsi, D. Lambert (1999, p. 63) récuse tant les positions « concordistes » (entendues au sens restreint) que « discordistes » et énonce, comme suit, les principes de la démarche qu'il entend adopter :

> « Loin d'être superflu, le dialogue sciences/théologie est possible par principe et il se révèle être une nécessité pour la théologie et pour les sciences. »
> « Nous rejetons l'idée qu'une vérité scientifique suffisamment validée (par exemple la théorie de l'évolution) infirme un contenu dogmatique et réciproquement. »

Ces postulats sont évidemment discutables, en particulier le fait de considérer que le dialogue science/théologie est une « nécessité (…) pour les sciences ». En outre, ne risquent-ils pas de justifier des formes d'ingérence de la part des religions dans le développement de l'activité scientifique, non seulement en ce qui concerne les aspects éthiques, mais aussi quant à la nature même des savoirs élaborés ? etc.

Conception 5 : « Primat de la science sur la religion »

Les conceptions que nous regroupons dans cette catégorie se fondent globalement sur l'idée que la démarche rationnelle en général, et scientifique en particulier, constituent la voie la plus fiable et la plus légitime pour accéder au savoir, à la compréhension du monde etc. et elles s'accompagnent d'une certaine dévalorisation des conceptions religieuses au nom de la science.

Dans cette perspective, on considère que si d'un point de vue historique il a existé des liens entre sciences et religions en ce qui concerne les thèmes qu'elles abordent ou les questions qu'elles posent (ex : origine du Monde, origine de l'Homme etc.), le savoir scientifique s'en est cependant clairement démarqué. Il s'est notamment construit par ruptures et dépassements successifs par rapport à ce premier niveau d'explication de nature mythologique ou religieuse (cf. les trois états de l'Humanité définis par A. Comte, la notion d'obstacle épistémologique de G. Bachelard, où les croyances et conceptions premières du chercheur constituent le principal obstacle dans l'élaboration du savoir, etc.). Il convient de distinguer plusieurs conceptions de nature très différente au sein de cette catégorie:

(1) Une première conception (aujourd'hui la plus fréquente) consiste à considérer que la démarche scientifique est la voie la plus fiable et légitime dans l'accès au savoir dans de très nombreux domaines, parce qu'elle se fonde en particulier sur les principes suivants: réfutabilité, souci de la preuve et de la démonstration, méfiance à l'égard de tout ce qui s'apparente à l'irrationalité, à l'argument d'autorité, à la superstition etc. Néanmoins, ceci n'implique en rien la prétention de croire que la « science » peut résoudre tous les problèmes de société (vision technocratique) et encore moins les questions de type existentiel.

(2) Même si elle partage avec elle des points communs, cette conception doit bien être distinguée d'un courant connu habituellement sous le nom de « scientisme ». Celui-ci désigne une vision triomphaliste de la science qui s'est exprimée en particulier au 19ième siècle. De manière un peu caricaturale, la Science était supposée pouvoir apporter toutes les réponses aux questions que l'Homme se pose et elle a parfois même eu tendance - paradoxalement - à se présenter elle-même comme une nouvelle religion. Enivrés sans doute par les succès de la science et en réaction au dogmatisme religieux ambiant, certains scientifiques

du 19ième siècle ont eux aussi développé une attitude parfois peu tolérante.

(3) Enfin, mentionnons une troisième conception - le marxisme - et sa forme d'expression pathologique qu'a constitué le régime de l'ex-URSS, où a prévalu à la fois une persécution des religions et de certaines théories scientifiques (ex : biologie non conforme à la pensée de Lyssenko) au nom d'une conception qui se voulait - paradoxalement - «scientifique ».

Conception 6 : concordisme inversé

Le concordisme, que nous qualifierons d'inversé, traduit la volonté de faire concorder les sciences et la notion de Dieu (ou de religion plus largement), en partant non pas des Ecritures ou d'une tradition révélée, mais d'une démarche qui se présente comme «scientifique ». Considérons les cas suivants :

Cas 1 : Cantor travaillant sur la notion d'infini en mathématiques espérait pouvoir en tirer un jour quelque connaissance sur l'infini de Dieu.

Cas 2 : le concept de «théisme » et celui de «religion naturelle » développés au 18ième siècle peuvent - à certains égards - être apparentés au concordisme inversé ; dans le sens où ils cherchent à définir les «attributs de Dieu » à partir, non pas d'une révélation ou de dogmes, mais d'une approche qui se veut rationaliste (par exemple en le présentant comme un grand architecte).

Cas 3 : La théorie du «dessein intelligent ». Celle-ci s'inscrit dans la troisième catégorie de créationnisme présentée par L. Perbal (2007), qualifiée justement de «théiste ». Elle se démarque des deux autres conceptions créationnistes dans le sens où elle part (ou feint de partir) d'une démarche présentée comme «scientifique », plutôt que des Ecritures, pour arriver à la conclusion selon laquelle la vie ou l'univers ne peuvent s'expliquer qu'en référence à un «dessein intelligent » (ou «Dieu »), même si par coquetterie et pour se démarquer des deux autres courants, ils évitent d'utiliser ce dernier terme.

L'ambiguïté de telles démarches est évidemment de prétendre aboutir à des considérations qui dépassent l'objet même de la science («Dieu ») à partir d'une démarche qui se présente pourtant comme «scientifique ». Elles contreviennent également, en particulier pour le cas 3, à un des critères méthodologiques fondamentaux de cette dernière, à savoir le raisonnement non finaliste.

Notons que, hormis la référence commune à un «être suprême », les deux dernières conceptions citées se démarquent considérablement. Les conceptions «théistes » ou de religion naturelle du siècle des Lumières s'inscrivaient globalement dans une visée d'émancipation à l'égard des religions existantes, jugées souvent intolérantes, obscurantistes et sources de division entre les Hommes etc. Dans le cas du «dessein intelligent », il s'agit plutôt d'une forme de «restauration ». Les tenants de ce courant reprochent à la science son caractère «matérialiste » (en confondant matérialisme méthodologique et matérialisme philosophique), qui serait selon eux à l'origine d'une perte de valeurs. Leur contestation de la science est un moyen, avant tout, de restaurer un «ordre moral » basé sur certaines valeurs religieuses et politiques très conservatrices.

Pistes d'approfondissement

Notre souci a été de repérer quelques tendances générales en ce qui concerne la manière de concevoir les rapports entre sciences et religions/laïcité. Nous avons tenté de comprendre quelle est la logique interne de chacune de ces conceptions, ses présupposés, limites et ambiguïtés, ainsi que les questions qu'elle soulève etc. Ces différentes conceptions mériteraient d'être analysées, de manière plus approfondie, sous plusieurs angles :

- épistémologique et philosophique : quelles sont les prises de position adoptées par les philosophes, théologiens, scientifiques, issus de traditions différentes, à propos de ces questions ? ;
- historique, sociologique, anthropologique : comment les rapports entre sciences et religions/laïcité ont-ils été vécus ou se vivent-ils dans un contexte historique, culturel ou institutionnel déterminé (ex : étude des «mentalités collectives ») ? ;
- psychologique : comment les rapports entre sciences et religions/laïcité se vivent-ils chez un individu particulier ? Par exemple, quels enjeux de type identitaire mobilisent-ils ? ;
- pédagogique et didactique : quelle(s) approche(s) envisager dans l'enseignement des sciences ? En particulier, comment concilier un rapport rationnel au monde et la liberté de conscience et de croyance ? Plusieurs des articles présentés dans ce numéro permettront de répondre en partie à ces questions.

Conclusion

L'objectif de cet article était de proposer une « grille de lecture » permettant d'appréhender différents types de positionnement entre sciences et religions et visant par conséquent à mieux comprendre les représentations (et leurs fondements) que certains acteurs - notamment les élèves, les enseignants, mais aussi les responsables éducatifs à différents niveaux - peuvent en avoir.

Cette grille peut être utilisée comme outil d'analyse (de représentations, de manuels, de programmes etc.), mais également dans le cadre d'un dispositif de formation, par exemple de futurs enseignants ; en vue de susciter une démarche à la fois de réflexivité (prise de conscience de ses propres représentations et positionnements) et de décentration (prise de conscience de l'existence d'autres conceptions). Elle peut aussi, plus largement et dans le même esprit, être utilisée au sein de formations portant sur des thématiques relatives à l'épistémologie, l'inter-culturalité etc. Enfin, nous avons suggéré différents types d'approfondissements possibles de ce cadre d'analyse, qui seront développés au fil de plusieurs articles présentés dans ce numéro.

Références bibliographiques

Allègre, C. (1997). *Dieu face à la science*. Paris: Ed. Fayard.

Camillieri, C. (1990). *Stratégies identitaires*. Paris: PUF.

Chabchoub, A. (2001). Rapports aux savoirs scientifiques et culture d'origine , In: B. Charlot (Dir.). *Les jeunes et le savoir : perspectives internationales*. Paris: Anthropos.

Jouary, J.P. (2002). *Enseigner la vérité ? Essai sur les sciences et leurs représentations*. Paris: L'Harmattan.

Lambert, D. (1999). *Sciences et théologie - Les figures d'un dialogue*. Namur: Presses universitaires de Namur.

Francis, L.J. & Greer, J.E. (2001). Shaping Adolescent's Attitudes towards Science and Religion in Northern Ireland: the role of scientism, creationism and denominated schools, *Research in Science and Technological Education*, 19 (1), 39-53.

Minois, G. (1990). *L'Eglise et la science : histoire d'un malentendu*. Paris: Ed. Fayard.

Perbal, L. Suzanne C. & Slachmuylder, J.L. (2006). Evaluation de l'opinion des étudiants de l'enseignement secondaire et supérieur

de Bruxelles vis-à-vis des concepts d'évolution (humaine), *Anthropo, 12*, 1-26.

Perbal, L. Suzanne, C. (2008). Quelle place pour les croyances des élèves dans l'enseignement en Belgique ? Le cas du créationnisme, *Education comparée/ nouvelle série*, *1*, 165-180.

Rasi, H. (2003). La foi, la raison et le chrétien cultivé, *Dialogue 15* (3), 5-9.

Schlegel, J. (2004). Les dangers de l'harmonie à tout prix, L*a Recherche*, *hors série*, *14*, 74-77.

Scott, E. (1997). Dealing with anti-evolutionism, *Reports on the National Center for Science Education*, *17* (4), 24-30.

Wolfs, J.L., Baillet, D., El Boudamoussi, S. & De Coster, L. (2007). Enseignement scientifique et enjeux idéologiques (religions, laïcité) : enquête réalisée auprès de professeurs de l'enseignement secondaire belge francophone, *Education comparée*, *61* (1), (tome 1), 352-368.

.